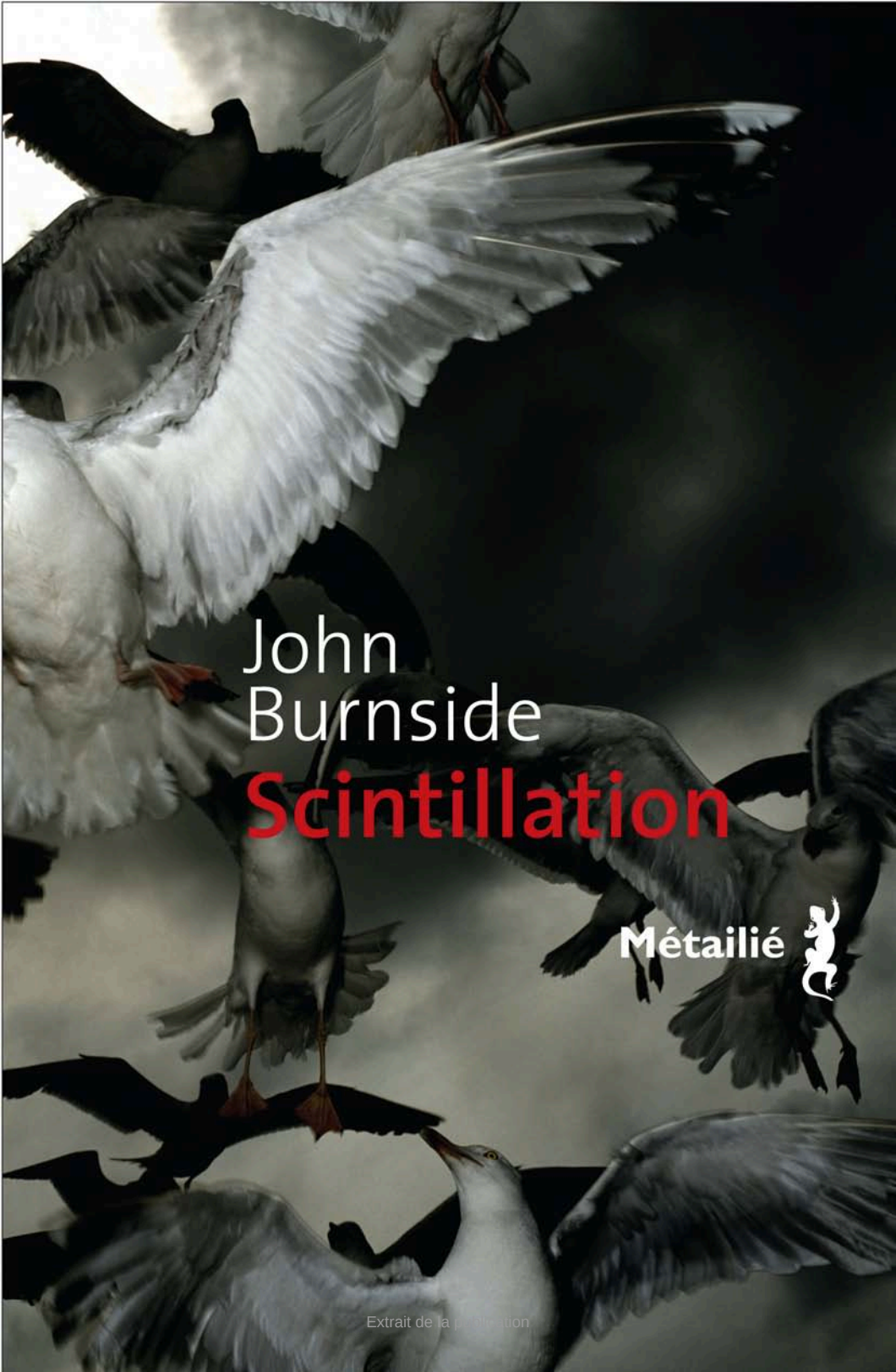

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

BIBLIOTHÈQUE ÉCOSSAISE
Dirigée par Keith Dixon

Extrait de la publication

Extrait de la publication

SCINTILLATION

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Un mensonge sur mon père, 2009

Les Empreintes du diable, 2008

Une vie nulle part, 2005

La Maison muette, 2004

Extrait de la publication

John BURNSIDE

SCINTILLATION

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Catherine Richard

Traduit avec le concours
du Centre National du Livre

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2011

Extrait de la publication

Titre original : *Glister*
© John Burnside, 2008
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2011
ISBN : 978-2-86424-815-6

Extrait de la publication

Allons donc ! Et comment peux-tu savoir, toi, si une chose vivante, une chose pensante, entière, n'est pas là, invisible et inconnaissable, à l'endroit précis où tu te tiens à présent. Oui, à cet endroit-là, malgré que tu y sois, en dépit de toi. Dans les moments où tu es le plus seul avec toi-même n'as-tu jamais peur des indiscrétions ?

Herman Melville, *Moby Dick*

Soutenu par ce cercueil pendant un jour et une nuit entière, je flottai sur l'Océan qui grondait doucement comme un chant funèbre. Les requins, paisibles, glissaient à mes côtés avec des gueules verrouillées ; les sauvages faucons de mer planaient au-dessus de moi avec leur bec au fourreau. Le second jour, une voile se dressa, s'approcha et me repêcha enfin. C'était l'errante Rachel. *Retournant en arrière pour chercher toujours ses enfants perdus, elle ne recueillit qu'un autre orphelin.*

Herman Melville, *Moby Dick*

Extrait de la publication

LA VIE EST PLUS VASTE

Là où je suis à présent, j'entends encore les mouettes. Tout le reste s'estompe, comme le font les rêves dès qu'on s'éveille et qu'on cherche à se les rappeler, mais les mouettes sont encore là, plus sauvages et braillardes que jamais. Elles tournent et virent par milliers, appelant et criaillant d'un bout à l'autre de la presqu'île, tellement stridentes et incessantes que je n'entends que ça : ça, et un dernier murmure de vagues et de galets, un grondement local, insistant, derrière les cris de ces oiseaux fantômes dont je remarquais à peine la présence dans la vie qui fut la mienne avant que je franchisse le Glister. C'est tout ce qu'il reste de cette ancienne vie : des oiseaux, par nuées jacassantes, écumant la presqu'île ; des vagues grises, froides, se déroulant sur la grève. Rien d'autre. Aucun autre son, et rien à voir hormis l'ample et pure lumière dans laquelle je m'avance de mon plein gré, sans relâche, au terme d'une histoire que déjà je commence à oublier.

Dans cette histoire, je m'appelle Leonard et, quand j'étais là-bas, je pensais que la vie était une chose et la mort une autre, mais c'était parce que je ne connaissais pas le Glister. Maintenant que cette histoire est finie, je veux la raconter en entier, alors même que je m'éclipse avant que des noms ne soient donnés ou perdus. Je veux la raconter en entier alors même que je l'oublie et ainsi, en racontant et en oubliant, pardonner à tous ceux qui y figurent, y compris moi. Parce que c'est *là* que l'avenir commence : dans l'oublié, dans ce qui est perdu. Là-bas, à l'Intraville, il y avait une étiquette sur les vieux bidons de sirop de sucre qu'on achetait à

l'épicerie de quartier : l'image d'un lion mort en train de se décomposer dans la poussière, avec des flopées d'abeilles qui se déversaient des ombres et béances de son pelage, soutiraient du miel aux plaies. Je croyais à cette image. Je savais qu'elle était *vraie* – car il y a eu une époque où les gens pensaient que cette sombre béance, cette plaie, était véritablement la source d'où provenait le miel. Et ils avaient raison, car tout se transforme, tout *évolue*, et cette évolution est la seule histoire qui se perpétue à tout jamais. Tout évolue pour devenir autre chose, d'un instant à l'autre, à tout jamais. Ça, je le sais maintenant – et ici, là où je suis, je passe et repasse en revue cette histoire précise, inlassablement, rejouant les événements dont je me souviens, situant les blancs et les ombres laissés par l'oubli, me raccrochant à des broutilles comme si c'était le monde tout entier qui s'éclipsait, la vie elle-même qui s'évanouissait dans le passé, et pas seulement moi.

Sauf que *rien* ne s'éclipse, pas même la conscience de soi. Rien ne s'évanouit dans le passé ; tout est oublié et devient ainsi l'avenir. Tout continue en un lieu que certains habitants de l'Intraville appelleraient l'au-delà – bien qu'ils sachent, au fond de leur cœur, qu'il *n'existe pas* de vie dans l'au-delà, car il *n'existe pas* d'au-delà. C'est toujours maintenant, et tout – passé et avenir, problème et solution, vie et mort –, tout coexiste ici, en ce lieu, en cet instant. Ce lieu où je suis a reçu bien des noms, qui varient selon l'histoire à laquelle on se réfère. Paradis, enfer, Tir Na Nog, Temps du rêve. Mais nous *savons* tous que ce n'est rien de tout ça, que c'est simplement le lieu où chaque histoire commence et finit. Et maintenant c'est *mon* histoire qui commence à nouveau, une dernière fois, alors même qu'elle s'éteint à petit feu. Pour me la rappeler – pour l'oublier –, il suffit que je me représente un homme dans un bois et tout se déploie, comme ces fleurs en papier qui révèlent en s'ouvrant des couleurs invraisemblablement éclatantes à l'instant où on les jette dans un récipient d'eau :

fleurs de mer, fleurs de lune, fleurs de terre, fleurs couleur de ciel, fleurs couleur de sang. Je *connais* cette histoire. J'ai l'impression de l'avoir déjà racontée cent fois, peut-être mille, et chaque fois que je recommence, un nouveau petit détail se met en place. Pour finir, je vais la reprendre tout entière une dernière fois, puis je quitterai cet endroit. Car quoi qu'il subsiste de *moi*, une nouvelle histoire va commencer. Ou peut-être moins une nouvelle histoire qu'une nouvelle variante de l'unique histoire qui se déroule continuellement.

C'est une histoire qui possède une vie propre, pour autant que je puisse le constater. Une vérité propre aussi, mais pas une vérité que l'on puisse énoncer. Elle ne cesse de fluctuer, de glisser hors d'atteinte. John le Bibliothécaire m'a parlé un jour de l'idée que quelqu'un avait conçue, celle du "narrateur-menteur". Il trouvait ça vraiment drôle. Comme si une histoire était un assortiment de faits, comme si celle que nous sommes en train de vivre n'en était qu'une succession, A interdisant B, Y entraînant Z. John le Bibliothécaire aimait dire qu'en matière de mensonge, ce n'est pas du narrateur qu'il fallait se soucier, mais de l'auteur. Et là, je crois qu'il voulait dire Dieu, le destin, ou quelque chose du même acabit. Mais là-dessus je ne suis pas sûr d'être d'accord avec lui. À mon avis, c'est l'histoire qui ment, pas le narrateur – et je ne crois pas qu'il existe un quelconque "auteur". Juste une histoire qui se poursuit à l'infini. Parfois, il y a quelque chose qu'on peut raconter, et parfois rien. Pour autant que je l'aie constaté, n'importe qui peut se charger de raconter si ça lui plaît, mais ça n'a pas la moindre incidence sur le déroulement de l'histoire.

La vie est plus vaste, elle. Tandis que ma propre petite variante de cette histoire précise commence à nouveau pour la dernière fois, dans l'instant qui précède son oubli, il se peut qu'elle devienne une restitution parfaite, un récit fidèle, narré une fois pour toutes. Si les choses se déroulent comme ça, si elles se déroulent jusqu'au bout, alors tout est compris. Tout est pardonné. Pour commencer à nouveau, pour oublier enfin,

il suffit que je me représente un homme seul dans un bois empoisonné – non pas l'unique fois où je l'ai vu là, mais plus tôt, à un moment où son secret était encore entier. Dans cette histoire, je m'appelle Leonard, mais je ne suis pas cet homme dans les bois. Je suis un jeune garçon qui disparaît sans bruit du monde qu'il connaissait et a déjà cessé de connaître, plus ou moins à dessein. L'homme dans les bois, c'est Morrison, l'unique agent de police de l'Intraville. Avant que je l'oublie à tout jamais, il trouvera l'enfer ou le salut, et le monde tel qu'il le connaît prendra fin. Et c'est très bien ; même si, à mesure que l'histoire se déroule, ni lui ni moi ne le comprenons.

Extrait de la publication

I

LE LIVRE DE JOB

Extrait de la publication

Extrait de la publication

TERRE D'ORIGINE

Au commencement, John Morrison est au travail dans son jardin. Pas le jardin du poste de police, qu'il néglige depuis longtemps, ni la parcelle qu'il louait juste après s'être marié, mais le vrai jardin, l'unique *jardin*, celui qu'il lui plaît de considérer comme un sanctuaire. Un lieu sacré, comme le jardin d'une Résurrection médiévale. Aux yeux de n'importe qui d'autre, ça n'aurait l'air que d'un carré de fleurs et de babioles, sans plus, ménagé dans une clairière au cœur du bois empoisonné, juste au-dessus de l'ancienne voie de transport de marchandises ; mais bon, personne n'en a jamais saisi la signification. Morrison a lui-même créé ce jardin et l'a entretenu pendant sept ans : une jolie plate-bande de coquelicots et d'œillets, ponctuée çà et là de cabochons de verre poli et de cailloux qu'il ramasse pendant ses longues marches autour de l'Intraville et des terrains vagues au-delà, emplissant les poches de son uniforme de trésors sans valeur tout en faisant mine de vaquer à ses fonctions. Bien entendu, à l'heure qu'il est, il n'a *pas* de véritables fonctions, du moins aucune en laquelle il ait jamais pu croire. Brian Smith y a veillé, il y a des années, quand Morrison a commis la grosse erreur de sa carrière – la grosse erreur de sa *vie*, son mariage mis à part.

C'était le jour où Smith l'a persuadé de passer sous silence la première des disparitions de l'Intraville. Aujourd'hui, avec cinq jeunes garçons portés disparus, Morrison a presque honte de se montrer dans la rue. Ce n'est pourtant pas que quiconque soit au courant du mensonge, de l'escroquerie

qu'il continue de perpétrer vis-à-vis de tout un chacun. Les gens veulent savoir où sont passés les enfants de l'Intraville, mais en dehors des familles des garçons disparus, personne n'attend vraiment grand-chose de *lui*. Les gens savent qu'il n'a ni les compétences ni les ressources nécessaires pour retrouver les garçons, et ils savent aussi qu'en dehors des vestiges industriels et des broussailles de la côte qui constituent leur territoire empoisonné, tout le monde se moque éperdument de ce qui arrive aux enfants de l'Intraville. Les familles elles-mêmes renoncent au bout d'un moment et sombrent dans une stupeur muette, ou dans un triste mélange d'apathie et de sherry britannique. Après plus de dix ans d'espoirs déclinants pour leur ville et pour leurs enfants, les gens sont devenus fatalistes, s'efforçant de trouver, dans l'indifférence, le refuge qu'ils cherchaient autrefois dans la quête modeste et assez vague, pour la majorité, du bonheur ordinaire qu'on leur a appris à attendre. Certains choisissent de croire, ou de dire qu'ils croient, la version officielle – la version que Morrison lui-même propage, avec un bon coup de pouce de Brian Smith. Dans cette version des faits, une histoire pleine de coïncidences commodes quoique invraisemblables, les cinq garçons ont tous quitté l'Intraville de leur propre chef, un par un et sans en souffler mot à quiconque, pour tenter leur chance dans le vaste monde. Certains affirment que cette version est crédible, les jeunes garçons étant ce qu'ils sont. D'autres disent qu'elle est tirée par les cheveux, qu'il semble tout à fait improbable que ces cinq gamins éveillés, des garçons d'une quinzaine d'années ayant famille et amis, s'en soient tous allés subitement, et sans prévenir. Dans ce groupe, il y a ceux qui soutiennent que les garçons ont en fait été assassinés, et qu'ils sont sans doute enterrés quelque part dans les ruines de l'ancienne usine chimique, entre l'Intraville et la mer, où leurs corps mutilés se décomposeront vite, sans laisser de traces qu'on puisse différencier des animaux morts et des restes non identifiables que les gens trouvent sans arrêt

là-bas. Ce dernier groupe entre en effervescence de temps à autre, en général juste après une nouvelle disparition. Ses membres exigent une enquête approfondie, ils veulent que des enquêteurs indépendants viennent de l'extérieur pour mener des recherches officielles. Ils écrivent des lettres ; ils passent des coups de fil. Rien ne bouge.

La plupart du temps, toutefois, la ville vaque à ses occupations ; mais à l'heure actuelle, il semblerait que son unique occupation soit un lent pourrissement. Celle de Morrison consiste, bien sûr, à faire sa ronde, à se rendre bien visible, à tenter de suggérer que l'ordre public, ça signifie quelque chose dans l'Intraville. C'est ça, sa fonction : *être vu* – pourtant Morrison a horreur d'être vu, il souhaite être invisible, il souhaite, par-dessus tout, disparaître et, en ce samedi après-midi chaud de la fin juillet, il est dans son jardin secret, en train de désherber et de nettoyer pour empêcher que les quelques fleurs qu'il a plantées au printemps ne soient étouffées par l'herbe et les orties. Au début, ce sanctuaire de fortune était dédié à Mark Wilkinson, le premier garçon à disparaître – celui qu'en fait, Morrison avait découvert. Mais plus tard il a pris un caractère plus général, c'est devenu un mémorial à tous les garçons perdus, où qu'ils puissent être. Personne d'autre ne connaît l'existence de ce jardin, et Morrison est toujours sur le qui-vive quand il s'y rend, craignant de se faire surprendre, que quelqu'un ne devine ce que tout ça signifie. Le sanctuaire est fort bien dissimulé, étant donné que l'épisode qu'il commémore est arrivé, comme il se doit, dans ce lieu secret, ou du moins tout près. Un jour, il a retrouvé le petit jardin piétiné et dévasté, les fleurs arrachées, les verroteries et les cailloux éparpillés au loin, mais il a tout de suite deviné que ce n'était rien de plus qu'une manifestation de vandalisme ordinaire. Quelques gamins de l'Intraville étaient tombés sur son ouvrage et l'avaient détruit sans même réfléchir, avec l'indifférence blasée que les gosses de l'Intraville manifestent dans tout ce qu'ils font, mais Morrison est à peu près sûr

Extrait de la publication

Extrait de la publication

John Burnside

Scintillation

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR CATHERINE RICHARD

Dans un paysage dominé par une usine chimique abandonnée, au milieu de bois empoisonnés, l'Intraville, aux immeubles hantés de bandes d'enfants sauvages, aux adultes malades ou lâches, est devenue un modèle d'enfer contemporain. Année après année, dans l'indifférence générale, des écoliers disparaissent près de la vieille usine. Ils sont considérés par la police comme des fugueurs.

Leonard et ses amis vivent là dans un état de terreur latente et de fascination pour la violence. Pourtant Leonard déclare que, si on veut rester en vie, ce qui est difficile dans l'Intraville, il faut aimer quelque chose. Il est plein d'espoir et de passion, il aime les livres et les filles.

Il y a dans ce roman tous les ingrédients d'un thriller mais le lecteur est toujours pris à contrepied par la beauté de l'écriture, par les changements de points de vue et leur ambiguïté, par le raffinement de la réflexion sur la façon de raconter les histoires et les abîmes les plus noirs de la psychologie. On a le souffle coupé, mais on ne sait pas si c'est par le respect et l'admiration ou par la peur. On est terrifié mais aussi touché par la grâce d'un texte littéraire rare.

« Un joyau exceptionnel qui va au-delà d'une histoire déconcertante et troublante pour éclairer les possibilités infinies du roman. »

Irvine Welsh

John Burnside est né en 1955 dans le Fife, en Écosse, où il vit actuellement. Il a étudié au collège des Arts et Technologies de Cambridge. Ancien écrivain en résidence à l'université de Dundee, il enseigne aujourd'hui à l'université de Saint Andrews. Poète reconnu, il a reçu en 2000 le prix Whitbread de poésie. Il est l'auteur des romans *La Maison muette*, *Une vie nulle part*, *Les Empreintes du diable* et *Un mensonge sur mon père*.

9 782864 248385

Design VPC
Photo © Jeroen W. Mantel/Getty Images
ISBN : 978-2-86424-838-5

20 €
Diffusion Seuil
Imprimé en France

Extrait de la publication